

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ON S'ABONNE A SAUMUR,
Au bureau, place du Marché-Noir, et chez
MM. GAULTIER, JAVAUD, MILON, libraires.
Les Abonnements et les Annonces sont
reçus, à Paris, à l'Office de Publicité Dépar-
tementale et Étrangère, LAFFITE-BULLIER
et C^{ie}, place de la Bourse, 8, et à l'Agence
Centrale de Publicité des Journaux des Dé-
partements, rue du Bac, 93.

Gare de Saumur (Service d'été, 13 mai.)

Départs de Saumur pour Nantes.
7 heures 10 minut. soir, Omnibus.
4 — 35 — — Express.
3 — 50 — matin, Poste.
9 — 04 — — Omnibus.
Départ de Saumur pour Angers.
1 heure 02 minutes soir, Omnibus.

Départs de Saumur pour Paris.
9 heures 50 minut. mat. Express.
11 — 49 — matin, Omnibus.
5 — 11 — soir, Omnibus.
9 — 52 — — Poste.
Départs de Saumur pour Tours.
3 heures 02 minut. matin, Omnib.-Mixte.
7 — 52 minut. matin, Omnibus.

PRIX DES ABONNEMENTS.
Un an, Saumur, 18 f. » Poste, 24 f. »
Six mois, — 10 » — 13 »
Trois mois, — 5 25 — 7 50
L'abonnement continue jusqu'à réception
d'un avis contraire. — Les abonnements de-
mandés, acceptés, ou continués, sans indi-
cation de temps ou de termes seront comptés
de droit pour une année.

CHRONIQUE POLITIQUE.

Une correspondance étrangère prétend qu'une tentative contre la vie d'un des archiducs d'Autriche a eu lieu à Vicence, dans le palais habité par cet archiduc.

Nous croyons pouvoir assurer que cette assertion est sans fondement. (Le Pays.)

On croit que la Russie a conclu un traité relatif au droit des neutres avec les États-Unis de l'Amérique du Nord, et que la Prusse sera, dans cette question, d'accord avec la France et l'Angleterre, qui se sont refusées jusqu'à présent à conclure un traité de ce genre. (Idem.)

Une conférence a dû se réunir le 25 à Celligno, pour délibérer sur la levée du blocus. Les consuls de France et de Prusse sont partis de Raguse pour se rendre à cette conférence. — Havas.

Nous avons démenti, d'après des informations prises à bonne source, le bruit d'un débarquement d'Espagnols en Calabre commandés par Borjès. Cette fausse alarme, dont les dépêches d'Italie s'étaient faites l'écho, avait été provoquée par l'arrivée clandestine d'une troupe de contrebandiers venant de Messine. (Le Pays.)

Turin, 23 septembre. — La publication de la loi relative à l'organisation intérieure générale du royaume est imminente. Par cette loi, les lieutenances seront abolies. Le général Cialdini cessera alors naturellement ses fonctions.

L'Opinione dit, d'après le Portoglio, que près de Castiglione Pascaja, on a saisi une tartane chargée d'armes et de munitions. On croit que ces armes étaient destinées à l'Ombrie pour une entreprise contre les provinces pontificales.

Naples, 21. — Le bruit du remplacement du général Cialdini est démenti. — Le général de Gori est parti pour les montagnes des Calabres pour

poursuivre la dernière bande débarquée. Les détails manquent. — Le général Cialdini est rétabli. — Les académies ont été supprimées, sauf 18 exclusions.

Rome, 21. — Le corps diplomatique n'a pas été invité au mariage de la princesse napolitaine. La cérémonie a été simplement religieuse. Dans le discours qu'il a prononcé à cette occasion, le Pape a attaqué la doctrine du mariage civil; il a dit que les révolutions sont des expiations, mais il espère que les princes italiens remonteront sur leurs trônes.

Le Pape a eu la fièvre mercredi, mais il est rétabli et a repris ses audiences.

Lucatelli a été décapité aujourd'hui pour assassinat d'un gendarme. — Havas.

On écrit d'Ancône, le 13 septembre, à l'Osservatore romano :

« Le mécontentement est général et va toujours en augmentant. Le commerce languit; il est réduit à rien. Il n'y a plus de sûreté publique, et les rues sont infestées de voleurs. Presque tous les emplois sont occupés par des Piémontais, la plupart ineptes, pleins de cupidité et d'ambition. L'administration publique va de mal en pis, autant par système que par la faute des personnes à qui elle est confiée.

» Les personnages officiels augmentent de telle sorte que, faute de travail, ils sont dans une perpétuelle oisiveté. Aucun moyen de démoraliser la population n'est épargné. Dans la ville et dans le pays, les comités mazziniens pullulent. La justice municipale et le conseil sont composés d'amis de Mazzini, à peu d'exceptions près. La garde nationale est formée des mêmes éléments. Les emplois de la police surtout sont occupés par des hommes qui ont pris part au mouvement de 1848-1849, et dont un bon nombre ont été condamnés pour les assassinats qui ont ensanglanté Ancône dans le mois de septembre de la première année. Quelques-uns de ces individus sont employés comme huissiers dans les antichambres de l'Intendance. Les comités se sont im-

posés au Gouvernement et agissent tout à fait indépendamment de lui. Les visites domiciliaires sont continuelles, les arrestations fréquentes, sans raison et sans autorisation. Les conscrits de la campagne sont en fuite et se cachent.

» Dernièrement, l'intendant a adressé aux syndics une circulaire que ceux-ci ont renvoyée à leurs administrés, pour inviter les réfractaires à se présenter, les menaçant des peines les plus graves, et notamment de l'envoi de soldats dans leurs maisons. Cette mesure a été adoptée récemment dans la commune d'Ofagna. Cinq soldats ont été envoyés chez chaque réfractaire. Ils reçoivent une solde du Gouvernement et un supplément de la commune. Ils ont ordre de ne laisser sortir personne, ni gens, ni bestiaux. Le résultat est que les réfractaires restent cachés, et que l'indignation des habitants s'accroît. »

« Voici, d'après l'Opinione, la proclamation du nouveau lieutenant général du roi en Sicile :

« Italiens de la Sicile,

» Notre magnanime roi Victor-Emmanuel a voulu me nommer son lieutenant dans ces nobles provinces. Quelque peu de confiance que j'eusse en mes forces, j'ai dû accepter ces hautes fonctions par dévouement à la patrie. Mais une pensée m'encourage, c'est que mon illustre et sage prédécesseur, qui laisse au milieu de vous un nom si honorable, et tant de douces et durables sympathies, en entrant dans le conseil des ministres, me prêtera un secours efficace.

» Mais ce qui m'encourage pardessus tout, c'est de savoir que j'ai à gouverner un peuple chez qui la haine contre la tyrannie est ancienne, et qui a toujours nourri de nobles sentiments de patriotisme; un peuple qui, naguère, guidé par la main héroïque de Garibaldi, a su briser ses chaînes, et, rendu à la liberté, a voulu, obéissant aux vœux unanimes de toutes les opinions libérales, s'unir aux autres provinces italiennes déjà libres, sous le sceptre constitutionnel de Victor-Emmanuel.

FEUILLETON

LA FAMILLE DENIEL.

(Suite.)

Le journalier assez heureux pour joindre au mérite d'une conduite régulière les avantages d'une santé robuste et l'emploi constant de ses forces, subvient encore, avec le salaire de 4 fr. 50 cent. par semaine, aux besoins d'une famille composée de sa femme et de deux enfants. Il n'en demande pas davantage pour payer un loyer, nourrir cinq personnes, acheter même un porc qu'on engraisse pour le vendre avec profit. Le père, la mère et les enfants ont chacun un vêtement de rechange pour tous les jours et un habit de fête pour le dimanche. Durant la semaine, la nourriture se compose de pain d'orge, de pommes de terre, de farines d'avoine et de sarrasin, mais, le dimanche, le pot-au-feu égale le foyer, et la famille s'attable joyeusement devant un repas de viande, repas d'autant plus exquis qu'il faut l'attendre pendant sept jours. Une telle vie satisfait l'ouvrier cultivateur, et s'il pouvait y compter avec l'espoir d'un peu d'aide dans la maladie ou la vieillesse, nul doute que cet homme si facilement heureux ne repoussât, comme une tentation mauvaise, l'idée d'abandonner la charrue pour chercher des moyens d'existence dans les grands centres industriels. Mais un troisième enfant arrive, et la gêne commence; une maladie plus ou moins longue sur-

vient, et ce n'est plus la gêne, c'est la misère et la misère la plus affreuse. Il n'y a point d'hospices dans nos campagnes: remèdes, linge, soins pour le malade, nourriture pour sa famille, il faut tout attendre de la Providence par l'entremise de quelques voisins charitables. Or, la charité n'existe point dans tous les cœurs, et si j'ai désigné souvent des manoirs où la bienfaisance est sans limites, je pourrais en nommer d'autres où règne un égoïsme tellement naïf dans ses abominables calculs, qu'il ne songe même pas à se déguiser. Du reste, les propriétaires de campagnes et les fermiers aisés seraient-ils universellement compatissants et dévoués, que la multiplicité des souffrants leur rendrait bien difficile de donner à tant de malheureux des secours un peu efficaces.

Ainsi, il suffit d'une surcharge quelconque, d'un accident, de la maladie du père ou de la mère pour réduire à la dernière détresse la famille du journalier. Je n'ai rien dit des vieux parents à soutenir parce que la vieillesse de l'ouvrier laboureur fait un tableau à part, un tableau que j'ose à peine indiquer tant il accuse de dureté notre civilisation si raffinée dans son luxe. Oui, en l'an de grâce 1839, le journalier de campagne, après avoir élevé ses enfants et épuisé ses forces; le journalier devenu vieux, lorsque la fatigue et les privations ne l'ont pas tue avant l'âge, est voué fatalement à la mendicité, sans que la bienfaisance publique s'en préoccupe autrement que pour le faire jeter en prison s'il s'avise de tendre la main dans les rues d'une ville. Je n'exagère

rien; le degré d'abandon de ces pauvres vieillards et de leurs compagnes est inimaginable. Nous les voyons, accablés d'infirmités, se traîner sur les chemins, n'ayant pour asile qu'une masure, une grange abandonnée, parfois même n'en ayant aucun, et couchant où ils se trouvent, dans les étables, au milieu des animaux. C'est là, sur la litière fétide, que la mort vient les prendre, trop souvent après une agonie solitaire. Dernièrement, un de ces malheureux, atteint d'une maladie mortelle, avait cherché un refuge dans une guérite ouverte à tous les vents, à l'entrée de la ville la plus rapprochée de son village. Un passant fut saisi de pitié à la vue de cet homme que dévorait une fièvre brûlante, et il chercha de tous les côtés si une administration quelconque ne lui viendrait pas en aide. Ces tentatives généreuses ne pouvaient avoir aucun résultat. Rien, sinon, pour une nuit seulement, le bouge où le chef de la police locale consentait à donner place au mourant entre les tapageurs nocturnes et les voleurs. Une souscription fut ouverte entre amis, moins peut-être encore par compassion pour une aussi grande misère, que par pudeur pour un pays civilisé qui n'a pas un établissement charitable en faveur de ces vétérans de la glèbe, si courageux et si délaissés. Le malade fut recueilli dans une ferme de sa paroisse moyennant une vingtaine de francs: un mois après il était devant Dieu.

Cette digression a été longue, mais elle peut éveiller d'utiles réflexions sur les douceurs de la vie champêtre tant célébrées par des hommes esclaves de la mollesse

» Siciliens,

» Je suis fier d'être au milieu de vous, de vous qui, au milieu d'aussi nombreux changements d'hommes et de choses, avez su coopérer puissamment, avec sagesse et avec ordre, à la merveilleuse renaissance italienne. Soyons unis, et nous réussirons. Quant à moi, étranger aux partis, je vois dans tous les libéraux, sans distinction aucune, l'immense majorité d'un seul grand peuple, nobles éléments de sa force, et qui ont bien mérité de la nation italienne.

» Je suis heureux de pouvoir concourir par mon œuvre à votre prospérité. Il reste encore beaucoup à faire pour ce qui concerne l'industrie, le commerce, les voies de communication, les grands travaux publics, l'instruction du peuple, l'administration régulière. Les efforts du gouvernement cependant ne sont guère utiles, si l'initiative privée ne s'y associe. Travaillez pour vous, mais avec vous ! Voilà ce qui peut seul me faire espérer de réussir, de satisfaire le roi et d'obtenir la confiance des Siciliens.

» Palerme, 16 septembre.

» Le lieutenant général du roi,

» DI PETTINGO.

On mande de Pesth, le 24 septembre :

Les assertions de quelques journaux de Vienne, relatives à une prochaine conférence à Presbourg, entre les membres de la diète hongroise dissoute et les membres du conseil de l'empire, pour tenter un rapprochement, sont entièrement controuvées. Les Hongrois, s'ils étaient invités à cette conférence, n'iraient pas.

Une dépêche de Vienne, du 24, porte que la retraite du chancelier de Hongrie est considérée comme certaine. — Havas.

Le *Morning-Post* dit, au sujet des négociations entre l'Angleterre, la France et l'Espagne, concernant un traité pour intervenir au Mexique, qu'aucun débarquement de troupes n'aura lieu au Mexique, que les alliés enverront seulement des forces navales dans le golfe du Mexique et mettront en état de blocus les différents ports où le revenu des douanes du Mexique sera perçu par les consuls alliés.

Les consuls formeront une commission internationale dans chaque port, et la moitié du revenu des douanes sera abandonnée au gouvernement mexicain. Cet arrangement continuera jusqu'au paiement de toutes les réclamations. Ce plan sera exécuté avant la fin de l'année. — Havas.

L'Office Reuter, de Londres, publie les nouvelles suivantes de New-York, en date du 14 :

Un engagement a eu lieu dans la Virginie occidentale entre les confédérés commandés par le général Floyd et les fédéraux commandés par le général Rosencranz. Les confédérés, après le combat, ont abandonné leurs fortifications.

Il ne se confirme pas que le général Fremont ait été destitué, comme le bruit en a couru, parce que sa proclamation contenait un abus d'autorité.

L'assemblée législative de Kentucky a ordonné aux confédérés de quitter le territoire de Kentucky ;

elle a refusé de donner le même ordre aux fédéraux. Les confédérés, toutefois, veulent rester.

Les confédérés approchent lentement des lignes des fédéraux dans la Virginie, ce qui confirme l'opinion qu'une grande bataille est imminente.

Les navires des confédérés sont admis à Cuba sur le même pied que ceux des autres nations, mais sans que leur nationalité soit pour cela reconnue.

Il y a des arrestations nombreuses à Baltimore.

Le prince Napoléon est arrivé à Québec.

On doit publier prochainement, à Madrid, le mémoire relatif aux dépenses de la guerre de l'Espagne avec le Maroc.

M. Tecco n'a pas encore présenté d'ultimatum. — Havas.

La cour de Bruchsal a rendu son arrêt dans l'affaire Becker. L'assassin est condamné à vingt ans de réclusion, maximum de la peine ; la loi badoise faisant une distinction entre la tentative d'assassinat et l'assassinat lui-même, celui-ci est seul puni de mort.

La *Patrie* a reçu de Bruchsal (Prusse) la dépêche suivante, datée du 23 septembre :

» Le procès Becker a commencé ce matin à huit heures ; seize témoins doivent être entendus ; on cite parmi eux le comte Flemming. Le bruit se répand qu'on lira une déclaration du roi de Prusse. Becker a changé de système de défense ; il soutient que le pistolet avec lequel il a tiré n'était point chargé à balle, et que c'est de la bouffe seulement qui a blessé le roi. « Je n'ai voulu, ajoute-t-il, qu'effrayer le roi, et j'espérais provoquer un mouvement favorable à l'unitarisme. »

Bruchsal, 23 septembre. — Oscar Becker a retiré ses aveux précédents. Il n'avait l'intention que de simuler un attentat pour produire un effet moral. C'est par mégarde qu'il a pris un pistolet chargé.

Becker produit l'impression d'un homme dont les idées ne sont pas bien nettes.

Baden, 24 septembre. — Oscar Becker a été condamné à vingt années de détention et placé, à l'expiration de sa peine, sous la surveillance de la police pendant toute sa vie. Devant la cour d'assises, il a eu des crises nerveuses, pour faire croire à son aliénation mentale, et il a prétendu s'être trompé de pistolet et avoir pris celui qui était chargé pour celui qui ne l'était pas. Sa contenance a été très-mauvaise. Le président des assises, l'avocat de Becker ainsi que le procureur général, ont été admirables de convenance. L'arrêt est généralement approuvé.

Bruchsal, le 23 septembre (dans la nuit). — D'après le verdict du jury, Oscar Becker est déclaré coupable de tentative de meurtre accomplie sur la personne du roi de Prusse. L'excuse tirée du défaut de discernement n'a pas été admise. Le tribunal a condamné Becker à vingt ans de travaux forcés, dont les neuf premières années seront converties en six ans d'emprisonnement cellulaire. A l'expiration de sa peine, il sera banni.

Becker a écouté en souriant, la lecture de l'arrêt. — Havas.

FAITS DIVERS.

Les ambassadeurs siamois, qui doivent quitter Paris le 25 de ce mois, iront s'embarquer à Marseille sur la frégate à vapeur l'*Asmodée*, que notre gouvernement a mise à leur disposition. Ils s'arrêteront à Civita-Vecchia, pour aller à Rome, présenter leurs hommages au Saint-Père, et puis ils se rembarqueront pour revenir dans leur pays par la voie de Suez.

— La frégate à vapeur le *Labrador* a débarqué dimanche, à Toulon, 300 passagers de l'armée de Chine, parmi lesquels se trouvaient MM. le lieutenant-général Jamain, de Saisset et Fourrier, lieutenants de vaisseau.

— Un officier de la marine italienne, accompagné de plusieurs quartiers-maitres et d'un détachement de soldats de marine, vient d'arriver à Toulon pour prendre possession de la frégate cuirassée la *Terrible*, qui a été construite dans nos ateliers de la Sayne pour le compte du gouvernement italien.

— La dépêche qui a annoncé comme prochaine l'arrivée du roi de Danemark était le résultat d'une erreur.

Cette dépêche voulait désigner le roi de Hollande, dont la visite ne peut pas, il est vrai, être annoncée encore comme certaine, mais qui est probable.

Le froment anglais, dit un télégramme de Londres du 23 septembre, a fléchi de un à deux shillings pour l'exportation en France. Le froment étranger est sans affaires. L'orge a baissé de un shilling, ainsi que l'avoine. Les farines sont bien tenues.

— Encore un nouveau moyen de guérir la maladie de la vigne. Est-ce le bon ? Nous l'enregistrerons comme nous avons enregistré les autres. C'est à nos vigneronniers à l'expérimenter et à nous faire connaître le résultat de leur essai.

Deux membres du comice agricole de St-Dié-des-Vosges viennent de découvrir un procédé pour guérir la maladie de la vigne. Ce procédé consiste tout simplement à creuser la terre, vers la fin de novembre, à une profondeur de 20 centimètres, autour du cep malade, et à enfouir à son pied un litre de cendres ordinaires, ou encore mieux si on peut s'en procurer, un demi-litre seulement de cendres de bois de vignes. Après avoir fait cette opération, on butte et on fait suivre les façons habituelles. Ce traitement facile et économique, que les inventeurs ont expérimenté pendant six années, a toujours réussi. La vigne s'est trouvée guérie radicalement, assurent-ils, avant la récolte suivante. Il peut, du reste, être appliqué à tous les arbres fruitiers ou autres.

CHRONIQUE LOCALE ET DE L'OUEST.

CONSEIL GÉNÉRAL DE MAINE-ET-LOIRE.

Session de 1861.

Présidence de M. LOUVET.

(Suite.)

Un membre de la troisième commission appelle l'attention de M. le préfet sur la nécessité d'organiser

et de la sensualité. Je reviens maintenant à l'histoire des pèlerins de Goz-Guéodet.

Déniel avait donc quatre enfants : sa femme avait langui plusieurs années avant de mourir, et tous, d'après ce que nous venons de voir de l'existence de l'ouvrier laboureur, connaissaient amplement les épreuves de la misère. Depuis deux ou trois ans, le salaire du fils aîné, quelque minime qu'il fût, avait un peu diminué l'horreur de la situation ; mais, je le répète, l'allègement ne se fit apprécier d'une manière sensible qu'à l'époque où le second fils réussit à se placer. Les plus jeunes enfants étaient deux filles, l'une de sept ans, l'autre de quatre ; et les pauvres petites, toujours seules au logis depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, vivaient comme elles l'entendaient, l'aînée préparant les repas et toute glorieuse de son rôle de ménagère. Le fameux plat de viande venait de reparaitre sur la table après une absence si longue que c'était pour les deux sœurs une connaissance entièrement nouvelle. Ce jour-là le jeune frère avait été invité à prendre sa part du régal ; il n'eut garde de manquer au rendez-vous, et ce fut pour la maison deux fois dimanche, deux fois jour de fête.

La croyance aux pressentiments est assez répandue en Bretagne ; cependant il arrive parfois que nous ne sommes jamais plus joyeux qu'au moment où le plus grand malheur de notre vie va fondre sur nous. Le repas achevé, la famille Deniel avait pris gaiement le chemin qui conduisait au bourg, lorsqu'un taureau furieux s'élança tout-à-coup d'un champ voisin et renversa l'une

des petites filles. Le père et les deux jeunes gens volèrent à la fois au secours de l'enfant ; mais, le premier, saisi à son tour par le terrible animal, fut précipité en un instant dans une douve profonde. La petite fille n'avait pas été blessée. Le père, évanoui et couvert de sang, fut rapporté chez lui dans un pitoyable état.

Prévenu de l'accident par un des fils de la victime, un rebouteur des environs consentit à se rendre immédiatement auprès de Déniel. Le rebouteur ou remetteur est une sorte de chirurgien campagnard parfois habile à remettre les membres démis, et qui a toujours le mérite, dans l'exercice illégal de la médecine, de n'exiger pour ses services qu'une très-faible retribution. Cette fois la cure était sans doute trop difficile ; Déniel avait les deux jambes cassées, et l'opération réussit mal. Il fallut garder le lit trois mois, et, durant ce temps, le travail d'un seul devant suffire pour tous, il est à peine utile de faire remarquer que le blessé manqua souvent des choses les plus indispensables. La charité privée empêcha cette famille de mourir de faim, c'était beaucoup. Pourtant je demande à tous les fils qui ont vu leur père atteint d'une maladie grave, ce qu'ils auraient souffert s'ils n'avaient pu, dans cette circonstance, procurer au malade les soins, les remèdes nécessaires pour amener sa guérison ? Déniel ne s'était marié qu'à trente-neuf ans, après la mort de ses vieux parents qu'il avait voulu aider jusqu'au bout, aussi l'âge avait déjà blanchi ses cheveux à l'époque où cette horrible chute le mit pour jamais hors d'état de s'employer à aucun labeur.

Lorsqu'il put se trainer de son lit à la porte au moyen de béquilles, les souffrances physiques et le chagrin l'avaient tellement vieilli qu'on l'eût pris pour un octogénaire, bien qu'il commençât à peine sa soixante-deuxième année.

Dans les premiers jours de cette douloureuse convalescence, à l'heure du repas de midi, l'une des petites filles ayant apporté à son père la seule nourriture qu'il y eût dans la maison, un morceau de pain d'orge, le vieillard secoua la tête et refusa de dîner. L'enfant insista.

— Ah ! si j'avais un morceau de pain blanc ! s'écria le pauvre laboureur avec cet élan de désir particulier aux convalescents.

La petite fille ne répondit rien, mais peu d'instant après elle s'échappait de la maison, et prenait en courant le chemin de la ville.

Elle avait environ deux lieues à faire, cela ne l'effrayait point, persuadée qu'elle était de rapporter au retour plusieurs morceaux de ce pain blanc tant désiré. Elle ignorait qu'il était défendu de mendier en ville. Marguerite (c'était son nom) s'arrêta donc à la porte d'une hôtellerie, et demanda sans se douter qu'elle commettait un délit, un morceau de pain pour son père malade. Malheureusement l'attention était éveillée en ce moment sur une invasion de mendiants venus de la campagne, et l'enfant n'avait pas achevé sa prière qu'un agent de police l'entraînait par la main vers l'hôtel de ville. Ce soir-là, le père, le frère et la sœur attendirent vainement Marguerite, et Dieu sait les recherches et les an-

ser un syndicat pour la défense de l'île dite de Souzay.

Il est pris note de l'observation.

La deuxième commission propose au Conseil d'appuyer des vœux, concernant divers chemins de fer.

La 3^e commission propose en outre au Conseil d'émettre le vœu que le chemin de fer qui part de Napoléon-Vendée pour se rattacher à la ligne d'Angers à Niort, soit prolongé jusqu'à Saumur.

Tous les vœux émis sont appuyés par le Conseil.

Il appuie également les vœux ci-après, émis par les Conseils d'arrondissements ou proposés par les membres du Conseil :

Qu'une disposition législative rende obligatoire l'adoption dans la vente des liquides de mesures de capacité uniformes.

Que la vente au poids des céréales soit substituée à la vente à la mesure.

Que les domestiques ruraux soient astreints à se munir de livrets.

Que la levée de Nantilly à Saumur soit prolongée jusqu'au côteau, et que ce prolongement soit substitué au barrage mobile projeté dans le système de défense de la ville contre les inondations ;

Que de nouveaux bureaux de garantie des matières d'or et d'argent soient établis en Maine-et-Loire.

Ces vœux divers, appuyés par le Conseil, seront inscrits à la deuxième partie des procès-verbaux.

Un membre du Conseil appelle son attention sur une demande formée par le tribunal de Saumur, à l'effet d'obtenir une allocation pour y établir une bibliothèque de livres de droit; il rappelle ce qui a été fait, à la dernière session, en faveur du tribunal de commerce d'Angers.

Le Conseil décide qu'il n'y a pas lieu, quant à présent, à s'occuper de cette demande, l'achat des livres devant être prélevé sur les menus frais alloués aux tribunaux de commerce, et aucune justification d'insuffisance n'étant fournie par le tribunal de commerce de Saumur.

(La suite à un prochain numéro.)

Nous trouvons dans la revue théâtrale du *Siècle* le passage suivant sur la manière dont M^{lle} Karoly a interprété son rôle de Phèdre à l'Odéon.

« La rentrée de M^{lle} Karoly dans un pareil rôle était périlleuse. Elle a été brillante en somme. On ne pouvait espérer que la nouvelle tragédienne atteindrait à la perfection de son illustre devancière; mais nulle autre depuis l'illustre actrice n'a aussi bien fait comprendre la lutte terrible de Phèdre contre la passion incestueuse que Vépus a soufflée dans son cœur. A la fin du premier acte, elle reste trop impassible à la nouvelle de la mort de Thésée. Il ne faut pas aller jusqu'à sourire de joie comme M^{me} Ristori; mais il faut comme Rachel se redresser, respirer plus librement et laisser apparaître une lueur d'espoir sur sa physionomie. Dans la scène si belle, mais si scabreuse, de la déclaration, elle montre la plus ardente passion sans choquer la décence. La scène où Phèdre se laisse aller à l'espérance et le monologue suivant sont supérieurement rendus. Dans la scène où Phèdre apprend le retour

goisses que son absence occasionna!

Deux ou trois jours s'écoulèrent, et l'on sut enfin que l'innocente enfant était dans les prisons de la ville. Stévan, l'aîné des deux frères, obtint l'autorisation de la voir, et il fut épouvanté en apprenant de quelles ignobles créatures était entourée sa jeune sœur. Il y eut là une scène déchirante que je ne me sens pas le courage de peindre tant l'indignation gonfle mon cœur à l'idée de huit jours, de quinze jours de prison préventive au milieu des femmes les plus viles, les plus corrompues, et cela pour avoir demandé une chétive aumône au nom de Jésus crucifié! Il faut que nous soyons bien peu chrétiens pour que de telles énormités soient possibles, et que l'insouciance de tous les tolère!

Cependant, on se montra généreux dans cette circonstance: Après douze jours d'attente entre ces murs sans air et sans soleil, aussi malsains pour le corps qu'ils l'étaient pour l'âme, l'enfant fut acquittée et rendue à sa famille, bien qu'on eût le droit de la condamner à vingt-quatre heures de prison. Stévan la ramena toute en larmes et rouge de honte dans les bras de son père qui la couvrit de baisers et sanglota longtemps sans pouvoir lui adresser une parole.

Depuis cet événement une profonde tristesse s'empara du pauvre infirme: il s'accusait amèrement d'avoir causé l'arrestation de sa fille, et se voyant incapable de rien gagner à l'avenir, il songeait au moyen d'alléger l'écrasante fardeau qui pesait sur l'aîné de ses enfants. Après bien des combats, il prit la résolution de quitter

de Thésée, et dans la scène admirable de la jalousie et des remords, elle crie trop, elle oublie trop que Phèdre est mourante; mais elle a des moments magnifiques. Enfin, ses aveux en mourant sont faits avec un profond repentir et une noble simplicité.

« Certes M^{lle} Karoly a encore beaucoup à étudier avant de posséder tous les secrets de ce rôle si vaste et si parfait; mais dès à présent elle y produit un très-grand effet. Elle a soulevé à plusieurs reprises des applaudissements redoublés. Elle a attesté une fois de plus que si elle n'est pas une tragédienne irréprochable, elle est du moins une tragédienne puissante. »

Il est question, dit le *Journal du Loiret*, d'une nouvelle comète, assez brillante, ayant trois branches ou rayons dirigés vers le zénith, qui serait apparue depuis quelques jours dans la constellation d'Orion (partie est du ciel) entre les trois étoiles de la ceinture et l'étoile *Rigel*. Cet astre errant, que les astronomes n'ont pas annoncé, serait visible à l'œil nu, lorsque le ciel est pur, vers dix heures trente-cinq minutes du soir, jusqu'à près de quatre heures du matin.

Nous lisons dans le *Journal d'Ille-et-Vilaine*:

« Un vol qui décèle une rare audace a été commis, dans la nuit de jeudi à vendredi, dans la gare de Rennes. Un malfaiteur, après avoir brisé un carreau et ouvert le vasistas extérieur du bureau de distribution des billets, a pénétré par cet étroit passage. Une fois entré, il a forcé plusieurs tiroirs, et, dans l'un, il a trouvé les clefs qui ouvrent les autres et les a fouillés. Par bonheur, la distributrice avait emporté la recette de la journée, qui se montait à environ 4,000 fr., et le voleur a trouvé seulement une somme de 14 fr. en billon.

« On a arrêté un individu sur lequel diverses circonstances ont fait peser les plus graves soupçons, et qui, du reste, a déjà été condamné pour vol. »

On écrit de l'île de Ré à l'*Echo Rochelais*:

« Vendredi dernier, on a rencontré, sur la côte orientale de Sainte-Marie, un chien hurlant d'une manière affreuse, la tête tournée vers la mer. Il était tout sale d'une vase desséchée. Cet animal a une robe à poil fauve, l'extrémité des quatre pattes blanche, et porte une tache noire sur les deux oreilles et le bout de la queue, qui est très-longue.

« Les personnes qui l'ont rencontré lui ont offert du pain, qu'il a refusé de prendre, continuant toujours à pousser ses hurlements lamentables. On voulut alors essayer de l'emmenner, en lui attachant un mouchoir au cou; il redoubla ses gémissements, résistant de toute son énergie... Quand on vit cette résistance opiniâtre, on l'abandonna en jetant auprès de lui quelques morceaux de pain.

« Le lendemain, un pêcheur descendant à la côte en cet endroit, trouva un chien semblable à celui que nous avons décrit, couché tout de son long, près de deux ou trois morceaux de pain. Au bruit des pas du nouveau venu, l'animal leva légèrement la tête, rouvrit les yeux, puis sa tête retombant, il poussa un faible cri plaintif et expira.

« Les gens de la localité qui ne reconnaissent pas ce chien, conjecturent que le maître a bien pu se

en secret sa chaumière et même le pays. Ce qui est pour nos cultivateurs bretons le plus grand des sacrifices. Le temps était venu pour lui de commencer la vie errante du mendiant jusqu'à l'heure où il plairait au ciel de le délivrer d'une existence misérable. Cette existence commune à un si grand nombre de vieux laboureurs, on aurait tort de la reprocher à leurs enfants en accusant ceux-ci d'ingratitude filiale. Les uns, engagés au service, n'ont pour salaire que la nourriture; les autres, pères de familles eux-mêmes, recommencent la pénible et laborieuse carrière de leurs parents qui mieux que personne apprécient leur position douloureuse, et se refusent les premiers, comme Déniel, à augmenter une charge déjà trop lourde. L'idée d'une séparation prochaine, quelque affligeante qu'elle eût semblé d'abord au convalescent, lui rendit, néanmoins, un peu de calme. Il avait la certitude de soulager ainsi ceux qu'il aimait.

Un matin, dans ce demi-sommeil où la réalité et le rêve se confondent si bien qu'il est difficile de les distinguer, Stévan crut voir son père se traîner en s'appuyant au mur jusqu'au lit où dormaient les deux petites filles qu'il embrassa plusieurs fois avec précaution. Prenant ensuite ses deux béquilles, le vieillard traversa la chambre et se dirigea vers la couche de paille où le jeune homme reposait. Ce dernier crut sentir des lèvres effleurer son front et des pleurs couler sur ses joues; il se réveilla: Son père, en effet, était penché sur lui, le visage idonné de larmes. Le paysan breton n'est pas expansif: celui-ci parut tout honteux d'avoir été surpris

noyer aux environs. Cependant comme on a cherché, qu'on s'est informé, qu'on n'a rien vu, ni rien appris davantage, il faut croire que l'animal aura été précipité d'une embarcation en mer; est-ce par accident ou intention? C'est ce que l'on ignore. Toujours est-il que la pauvre bête a pu aborder sur un rivage étranger et y venir expirer de regret, de douleur, d'avoir été séparée du maître auquel elle était si tendrement attachée. »

Pour chronique locale et faits divers: P. CODET.

DERNIÈRES NOUVELLES.

Vienne, 24 septembre. — On a des détails sur les événements de Scutari: la population turque s'est soulevée contre Abdi pacha et s'est portée en foule vers sa demeure pour le massacrer, en l'accusant de trahison pour n'avoir pas, dans ces derniers jours, agi avec assez d'énergie pour empêcher les progrès de l'insurrection. Abdi pacha est parvenu à se sauver; il se tient caché.

Il n'y a pas de jour qu'il ne parte de Cettigue un courrier pour la Serbie pour demander secours contre les Turcs. — Havas.

LA BIOGRAPHIE

DE

M^{lle} KAROLY

Artiste au Théâtre Impérial de l'Odéon,

Par M. Armand DUBARRY.

Cet ouvrage se trouve au Bureau du Journal et chez les Libraires.

Prix: 60 centimes.

Le *Dictionnaire de la Conversation* est, on peut le dire avec juste raison, le Répertoire des connaissances usuelles, puisqu'il réunit l'agrément à l'instruction. Aussi en Allemagne le *Conversations Lexicon*, publié par MM. Brockhaus à plus de deux cent mille exemplaires, se rencontre-t-il partout, aussi bien dans le palais du riche que dans la demeure du fermier, dans les bibliothèques publiques comme chez le simple artisan.

Le mode de souscription offert par les éditeurs réunit plusieurs avantages: chaque semaine, en recevant un cahier qui égale un fort volume et dépasse de beaucoup ce que contient un numéro de la revue la plus considérable, on trouvera une matière abondante et diverse pour la lecture et la conversation, et au bout de 65 semaines on aura acquis un ouvrage éternellement utile, que l'on ne cessera de consulter, quel que soit le sujet qu'on veuille connaître ou même approfondir.

Par la disposition typographique adoptée pour

dans un moment d'attendrissement, et il ne répondit aux questions de son fils que d'une manière assez rude et inintelligible.

La détresse était alors tellement grande dans la famille que, depuis une semaine, il avait fallu supprimer un repas chaque jour. Le père ne voulait pas différer plus longtemps l'exécution de son projet: il pressa son fils d'aller au travail, et se fit conduire aussitôt après sur la route vicinale où roulaient déjà plusieurs charrettes en marche pour une foire importante qui se tenait dans un gros bourg des environs. — Déniel donna des conseils aux deux petites filles sur l'amitié et l'obéissance qu'elles devaient à leur frère aîné, et comme les enfants l'écoutaient avec surprise et ne cachaient pas une certaine inquiétude, il ajouta qu'il était vieux, malade; qu'il pouvait leur manquer d'un instant à l'autre, et qu'elles devaient s'habituer dès à présent à regarder Stévan comme leur père. Marguerite et sa sœur se jetèrent à son cou, très-émues, très-alarmées; alors, prenant un air enjoué et heureux, le vieillard leur dit de ne rien craindre, et, au même instant, il parut s'apercevoir de l'oubli de son rosaire sur la pierre du foyer, ce qui le contrariait beaucoup.

— Mes enfants, dit-il, au lieu de me regarder ainsi, allez me chercher mon rosaire. Je vous attendrai ici en me réchauffant au soleil.

(La suite au prochain numéro.)

cette édition, au lieu de 68 volumes que formait la première édition, celle-ci, plus complète et entièrement refondue, est renfermée en 16 volumes : le prix de la précédente était de 406 fr., celle-ci ne coûte que 195 fr. ; les frais de reliure se trouvent donc diminués du triple. (Voir aux annonces.)

Les familles qui cherchent dans la lecture un passe-temps agréable pendant les longues soirées d'hiver et dans les nombreux loisirs de la villégiature, n'ont guère le choix aujourd'hui qu'entre les publications à 5 et à 10 cent., dont les œuvres violentes et les peintures dangereuses les révoltent à juste titre, et certaines publications morales, dont la moralité maladroite manque son but en éloignant le lecteur par l'insignifiance et la niaiserie de ses

compositions. La *Revue pour tous*, journal illustré, a pris une place entre ces deux extrêmes, par le choix, la variété et le bon goût de sa rédaction, qui comprend des biographies, des voyages, des articles de science, des causeries, des revues dramatiques, et enfin des romans signés des meilleurs noms et choisis par un comité de lecture qui n'admet que des œuvres à la fois intéressantes et morales. La vogue immense conquise par la *Revue pour tous* dès son apparition et le nombre toujours croissant de ses abonnés attestent le soin et le tact apportés dans le choix des divers éléments qui la composent et témoignent hautement de la confiance et de la sympathie qu'elle trouve dans les familles (1).

(1) Voir aux Annonces les conditions d'abonnement.

Les médecins de la Faculté de Paris, prescrivent avec un succès constant, les *Dragées de savonule de Copahu*, du docteur *A. Lebel*, rue de Saintonge, n° 68, à Paris, pour guérir en quelques jours les affections les plus invétérées. — Prix : 4 fr. la boîte. — Dépôt à Saumur, chez *M. LEBRUN*, pharmacien, seul dépositaire. (399)

BOURSE DU 24 SEPTEMBRE.

5 p. 0/0 sans changement. — Fermé à 69 30.
4 1/2 p. 0/0 baisse 40 cent. — Fermé à 96 10.

BOURSE DU 25 SEPTEMBRE.

5 p. 0/0 baisse 05 cent. — Fermé à 69 25
4 1/2 p. 0/0 hausse 35 cent. — Fermé à 96 45.

P. GODET, propriétaire-gérant.

Etude de M^e Henri PLÉ, commissaire-priseur à Saumur.

GRANDE VENTE

AUX ENCHÈRES PUBLIQUES
Pour cessation de commerce,
Autorisée par jugement du Tribunal de commerce de Saumur,
Le samedi 28 septembre 1861, à midi, sur la place de la Bilange, à Saumur,
Par le ministère de M^e Henri PLÉ, commissaire-priseur.

DESIGNATION :

Plusieurs belles carrioles à quatre ressorts et à deux, garnies et non garnies, américaines à patentes, phaétons, calèches, plusieurs tilburys, charrettes montées sur ressorts, tombereau, un beau tour neuf, quantité de roues ferrées et non ferrées, brouettes, et autres objets.

On paiera comptant et cinq centimes par franc. (467)

A VENDRE

Un chêne, soixante-seize peupliers et vingt-trois léards,

Complantés sur les prés de la ferme de la Motte, commune de Varennes.

S'adresser, pour voir les arbres, au sieur COULON-EPAGNEUL, fermier à la Motte, commune de Varennes, et, pour traiter, à M. Bruas, levée d'Enceinte à Saumur, lequel se trouvera à Brain le dimanche 29 courant. (482)

A LOUER

Présentement,

PREMIER ET DEUXIÈME ÉTAGES,
Maison Simon.

Marchand de chaussures, rue Saint-Jean.

S'adresser à M. LAMBOURG. (336)

A LOUER

Présentement,

UNE CHAMBRE

Rue du Marché-Noir.

S'adresser à M. GODET, imprimeur.

UN JEUNE HOMME de vingt ans demande une place dans une maison bourgeoise. Il se chargera des soins des chevaux et de l'entretien d'un jardin.

S'adresser au bureau du journal.

UN JEUNE HOMME de vingt-quatre ans désire une place dans une maison de commerce ou pour les travaux de la campagne.

S'adresser au bureau du journal.

ON DEMANDE une femme veuve ou une personne âgée de quarante ans environ, pour faire un service à la campagne.

S'adresser au bureau du journal.

POMMADE DES CHATELAINES

OU L'HYGIÈNE DU MOYEN ÂGE

Cette Pommade est composée de plantes hygiéniques, à base tonique. — Découvert dans un manuscrit, par CHALMIN, ce remède infailible était employé par nos belles châtelaines du moyen âge, pour conserver, jusqu'à l'âge le plus avancé, leurs cheveux d'une beauté remarquable. — Ce produit active avec vigueur la crue des cheveux, leur donne du brillant, de la souplesse, et les empêche de blanchir, en s'en servant journellement. — Prix du pot : 3 f. — Composé par CHALMIN, chimiste, à Rouen, r. de l'Hôpital, 40. — M^e à Paris, pour le gros, r. d'Enghien, 24. — Dép. dans toutes les villes.

A Saumur, chez M. BALZEAU et M. PISSOT, coiffeurs-parfumeurs; à Baugé, M. CHAUSSÉPIED, coiffeur-parfumeur. (71)

REVUE POUR TOUS

AVEC

SIX GRANDES PRIMES

données gratuitement aux abonnés.

HISTOIRE — GÉOGRAPHIE — AGRICULTURE — VOYAGES — TRIBUNAUX — ROMANS
NOUVELLES — BIOGRAPHIES — CHANSONS

Gravures d'actualité, reproductions de tableaux des grands maîtres.

PORTRAITS D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES DANS LE TEXTE.

ILLUSTRATIONS COMIQUES, SCÈNES MILITAIRES
par Cham, Randon, Bertall, etc.

52 NUMÉROS PAR AN, UN TOUS LES DIMANCHES, 16 PAGES, 32 COLONNES
de texte in-4° avec six ou huit gravures.

SIX GRANDES PRIMES GRATUITES

QUATRE GRANDES GRAVURES SUR ACIER, DE 70 CENTIMÈTRES DE HAUTEUR.

La Bataille de Solferino, Gravure d'un mètre de largeur.
Un magnifique Ouvrage à choisir dans un Catalogue varié.

LA REVUE POUR TOUS FORMERA 2 GROS VOLUMES PAR AN

ILLUSTRÉS DE PLUS DE

600 GRAVURES

PRIX DE L'ABONNEMENT PAR AN, FRANCO :

Paris, 11 fr. ; Départements et Algérie, 13 fr. 50 c.,
plus 50 c. pour l'affranchissement des 6 grandes primes

DONNÉES GRATUITEMENT AUX ABONNÉS D'UN AN

QUI REPRÉSENTENT LE TRIPLE DU PRIX DE L'ABONNEMENT.

Le premier numéro sera envoyé gratuitement à toutes les personnes qui en feront la demande par lettre affranchie, avec le catalogue des primes ou le dernier numéro paru.

On s'abonne en envoyant un bon sur la poste à M. FAYARD, directeur-gérant,
3, rue de Beaune.

Saumur, imprimerie de P. GODET.

Librairie de FIRMIN DIDOT frères, fils et C^{ie}, imprimeurs de l'Institut, 56, rue Jacob, à Paris.

NOUVELLE SOUSCRIPTION.

DICTIONNAIRE DE LA CONVERSATION ET DE LA LECTURE,

INVENTAIRE RAISONNÉ DES NOTIONS GÉNÉRALES LES PLUS INDISPENSABLES A TOUS,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE SAVANTS ET GENS DE LETTRES, — SOUS LA DIRECTION DE M. W. DUCKETT.

SECONDE ÉDITION,

SEIZE VOLUMES, gr. in-8°, format dit *Panthéon littéraire*, de 800 pages chacun, à 2 colonnes, renfermant les 68 volumes de la première édition, refondus, corrigés et augmentés de plus de 15,000 articles nouveaux et tout d'actualité.

L'ouvrage complet : 195 francs.

Les 16 forts volumes grand in-8° à 2 colonnes seront publiés en 65 semaines, au prix de 3 fr. le numéro. — Ainsi, en sacrifiant 3 fr. pendant 65 semaines, on deviendra possesseur de ce vaste répertoire des connaissances usuelles. — L'ouvrage étant entièrement terminé, aucun retard n'est possible, et le nombre des volumes ne peut être dépassé.

Un autre mode de souscription existe : les personnes honorablement connues pourront recevoir immédiatement l'ouvrage complet en adressant à MM. FIRMIN DIDOT frères, fils et C^{ie}, la somme de 65 fr. en espèces ou en valeurs payables à présentation, et leurs deux billets à ordre de 65 fr. chacun, payables à six et douze mois de date. — Tous les libraires de la France et de l'étranger peuvent offrir la même facilité de paiement.

On souscrit également, à Saumur, au bureau de notre journal et chez M. Gaultier, libraire.